

Hommage à Robert Dickson

Hélène Rioux

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (2007). Hommage à Robert Dickson. *Lettres québécoises*, (127), 57–58.

POUR SALUER...

Robert Dickson

1944-2007

Figure marquante de la littérature franco-ontarienne contemporaine, le poète Robert Dickson est décédé le 19 mars, à Sudbury, à la suite d'une longue maladie. Il figurait parmi les rares Ontariens issus d'un milieu anglophone mais assimilés dans un courant culturel francophone.

Poète, traducteur, éditeur, professeur, il baignait dans le milieu franco-ontarien depuis la fin des années soixante et jouait un rôle de premier plan dans la production et la diffusion de la littérature d'expression française en Ontario. Qui plus est, son intense activité littéraire se logeait toujours à l'enseignement de l'excellence.

Né à Toronto le 23 juillet 1944, Robert Dickson a grandi dans une famille anglophone et s'est intéressé très tôt à l'étude du français. Tant et si bien qu'il a embrassé la culture franco-ontarienne et est devenu professeur au Département d'études françaises et de traduction à l'Université Laurentienne de Sudbury. Il ne tarda pas à faire la connaissance des membres



ROBERT DICKSON

de la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario, devenant même parolier pour le groupe CANO. Dickson a été cofondateur de la Cuisine de la poésie, un groupe de poésie-musique-performance qui a rayonné un peu partout en Ontario durant les années quatre-vingt.

Cheville ouvrière de la maison d'édition Prise de parole, Robert Dickson y avait publié tous ses recueils de poésie dont *Une bonne trentaine* (1978), *Or(é)alité* (1978), *Abris nocturnes* (1986) et *Grand ciel bleu par ici* (1997).

Il avait remporté le Prix littéraire du Gouverneur général dans la catégorie poésie, en 2002, pour le recueil *Humains paysages en temps de paix relative*.

Il était aussi traducteur littéraire. *In the Ring*, sa traduction de la pièce *Eddy* de Jean Marc Dalpé, avait été jouée en 1994 au Stratford Festival, et celle de *Lucky Lady*, aussi de Jean Marc Dalpé, avait été présentée au Great Canadian Theatre Company d'Ottawa en 1997. En décembre de la même année, il avait publié *Kaki*, la version française du roman *Frog Moon* de Lola Lemire-Tostevin.

Connu pour son engagement, Robert Dickson avait maintes fois siégé au conseil d'administration des Éditions Prise de parole et en avait assumé la présidence à plus d'une reprise. Il avait été le président d'honneur du premier Salon du livre du Grand Sudbury, tenu en mai 2004.

Paul-François Sylvestre

Hommage à Robert Dickson

*L'avenir se trame dans nos tripes
le statu quo est un risque énorme
aller vers l'autre voyager vers soi*

Robert Dickson, «Sudbury»
(*bumains paysages en temps de paix relative*)

C'était en septembre 2005, à Fredericton. J'avais été invitée au Festival Côte à Côte. Serge Patrice Thibodeau, Herménégilde Chiasson étaient là, et Antonio D'Alfonso, Lola Lemire Tostevin, Hugh Hazelton, Sylvie Massicote, Jonathan Kaplansky. Et Joe Blades aussi, Lynn Diamond, Pauline Michel, Nela Rio. Jo-Anne Elder, l'organisatrice, Carlos Gomes, et leurs enfants. Si j'ai oublié quelqu'un, je m'en excuse. Mais je n'ai pas oublié Robert Dickson.

Je connaissais bien sûr le poète. *bumains paysages en temps de paix relative* (le titre, déjà!) m'avait profondément touchée. Je connaissais le traducteur, je venais de terminer la lecture de *Champion et Ooneemeetoo*, sa traduction, absolument remarquable, du roman de Tomson Highway, *Kiss of the Fur Queen*. Mais c'était la première fois que je rencontrais l'homme.

On a parlé de son humanisme, de son intelligence, de son sourire contagieux, de sa générosité, de son sens de l'humour, de sa délicatesse, de sa simplicité. Tout ça est vrai. J'aime me rappeler la nuit sur la véranda de la magnifique maison où nous étions logés. Après nos lectures, nos tables rondes, un dernier verre de vin, une dernière cigarette, des discussions sérieuses, mais surtout beaucoup de rires. Serge Patrice, Robert, Lola et moi. Et la lune au-dessus de nous. Robert parlait d'un prochain séjour en Provence. Et puis, le dimanche midi, ce brunch Rose Després, à Moncton. Dans son jardin, chacun avait lu des extraits de livres publiés ou à venir.

J'ai revu Robert Dickson un peu plus tard, au Salon du livre de Montréal. Son sourire encore, qui éclairait tout le visage, jusqu'au fond des prunelles. Il venait de lire la critique enthousiaste que j'avais faite de sa traduction. Et il partait bientôt pour la Provence.

Issu d'une famille anglophone du sud de l'Ontario, Robert avait choisi le français. Poète (six recueils, dont *bumains paysages en temps de paix relative*, prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada en 2002), professeur (pendant trente-cinq ans à l'Université Laurentienne), traducteur (vers l'anglais, de trois pièces de Jean-Marc Dalpé, vers le français, du roman de Lola Lemire Tostevin, *Frog Moon*, et de celui de Tomson Highway), éditeur (fondateur des Éditions Prise de Parole), il a participé à la création des principales institutions culturelles francophones de Sudbury. Pour reprendre les mots d'Herménégilde Chiasson, il a été, avec Patrice Desbiens et Jean-Marc Dalpé, « l'un des trois auteurs à avoir inscrit l'Ontario français dans le paysage littéraire des années soixante-dix ».

Mais, victime d'un cancer du cerveau, Robert Dickson nous a quittés le 19 mars 2007.

Je suis contente, Robert, que tu l'aies fait, ce voyage en Provence.

[...] nous cherchons désespérément
le vrai pain de nos jours quelque part
la pâte doit lever fidèlement et
fièrement au chaud les lacs sont encore
gelés et nous frissonnons fébriles
à l'approche d'une chaleur incertaine

Robert Dickson «Sudbury»
(humains paysages en temps de paix relative)

Hélène Rioux

SE SOUVENIR
DE QUELQU'UN

Marcel
Hébert

1 9 4 5 -
2 0 0 7

C'est en 1968, alors que vient de paraître le premier numéro de la revue *Les Herbes rouges*, que je ferai la rencontre de Marcel Hébert. Celui-ci — je venais de lui envoyer des textes — prit la peine de venir chez moi pour me faire comprendre que l'essentiel me manquait : une connaissance approfondie de la poésie, connaissance qui passe par la lecture des œuvres contemporaines, plus particulièrement par celles des auteurs québécois. Lire, lire et encore lire, voilà le maître mot de celui qui considérait le poème comme une expérience irréductible aux visions traditionnelles, expérience au plus près d'un langage qui n'est pas seulement communication mais surprise, incarnation, inachèvement. Sans que je le sache encore, se révélaient à moi les exigences d'un être étrange dont la générosité et la rigueur viendraient bouleverser mon approche de l'écriture.

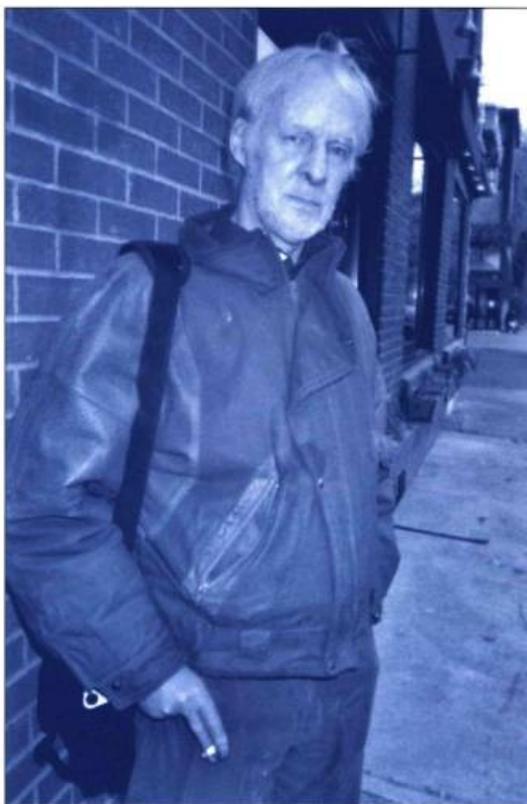
Véritable passion, toute sa vie Marcel Hébert n'a cru qu'en cela : la poésie. Avec la fougue de celui qui découvre et fait découvrir, il allait me montrer combien utile était d'entrer en dialogue avec les démarches novatrices de son temps. Surtout pas de limites : il visait la pluralité des voix, même des plus contraires, pour déstabiliser nos trop belles certitudes. Son souci de l'histoire littéraire québécoise, dont il avait un savoir précis (mentionnons que Marcel était aussi un grand lecteur de romans), exprimait un besoin de la faire connaître et de lui rendre hommage. Je n'énumérerai pas toutes les œuvres d'ici dont il m'entretenait — insistant sur les générations de l'Hexagone et de Parti pris —, œuvres qui lui dictaient d'aller plus loin, de faire un pas de plus dans l'ailleurs. Cette attitude

allait donner naissance à une génération qu'il est maintenant convenu d'appeler la génération des Herbes rouges.

Sa revue, qui se transformera plus tard en maison d'édition, fut à l'origine l'occasion de maintes rencontres de cuisine où de jeunes auteurs colorés discutaient avec ferveur de l'urgence de secouer les notions littéraires du passé. Le « charme » circonspect des frères Hébert (son frère François n'allait pas manquer de se joindre aussitôt à lui) agissait de telle sorte que leurs auteurs étaient constamment stimulés (voire soutenus) par le don de persuasion et le suivi que les deux frères pratiquaient sur leurs « âmes » inquiètes. Il y allait d'un travail assidu sur le texte, sans compromission possible avec un milieu où amitiés et carrières pouvaient aveugler. Marcel nous avait prévenus : nous étions susceptibles de nous faire refuser nos poèmes ou, du moins, d'avoir à les retravailler quand ceux-ci ne laissaient pas entendre l'étonnement au fondement vivant du désir. La sensibilité de Marcel, amateur d'intensités fragiles, ne se mettait à vibrer que lorsqu'il s'agissait d'affirmer les audaces d'une vérité singulière.

Finalement, Marcel n'aura jamais rien fait pour profiter des autres ou faire reconnaître sa valeur sur la scène officielle. Seules deux plaquettes de poèmes — *Sauterelle dans jouet* et *L'homme qui regardait passer les livres* — nous dessinent un témoignage énigmatique de ce que fut le personnage. Vie de réclusion où un être qui dévorait les livres n'était pas sans avoir à affronter les exigences de son choix. Avec une lucidité désespérée qui ne s'attache à aucune transcendance, il aurait à défendre jusqu'au bout son droit à ne pas réintégrer la société. Marginalité, intégrité, complicité, ironie, d'autres que moi auront l'occasion d'en parler. Anticonformiste, Marcel Hébert se situe à la source d'une poésie toujours à venir dans sa capacité d'inventer une langue et d'imaginer la liberté. J'ai aimé cet homme pour sa force vraie, secrète, qui n'appartenait à personne.

François Charron



MARCEL HÉBERT

Visitez le site des
Éditions David
www.editionsdavid.com